

Les Archives départementales racontent...

L'internement durant la Seconde Guerre mondiale Paul Roussenq, du bagne de Cayenne à la citadelle de Sisteron



Le besoin rendrait sur la valeur réelle,
Soit pour l'indispensable ou pour quelques souvenirs,
On paye trop souvent des prix à faire peur.

Quand la maigre ration arrive sur la table,
Ce qui se passe alors est inimaginable,
On voit les yeux briller du semblable désir
D'offrir son voisin ou de le prévenir.
On remarque à propos et sur un ton fier,
Que la part que l'on a, que l'autre est moins.

On est jaloux de tout, on se trouve ^{à grasse} ^{à l'aise};
Pour un mot l'on se bat et on se dévoterait.

Du matin jusqu'au soir, on rêve de pitance,
On en parle sans cesse et toujours on y pense.
Abandonner, c'est l'idéal du renouveau en
C. rébellion
Qui ne veut pas plier sous la loi du talion.

Couverture et texte du poème *Les Internés de Sisteron*, 1942.

L'homme qui, bagnard en Guyane, signait tous ses courriers « Le transporté, 37664, Roussenq » échoue en février 1942 au camp d'internement de Sisteron. Déclaré « indésirable » par le régime de Vichy en raison de ses antécédents anarchistes, il avait été arrêté à Avignon le 4 décembre 1940.

À Sisteron, où il demeure jusqu'à son transfert à Fort-Barraux en Isère fin 1942, Roussenq écrit et livre un témoignage inédit de son séjour par un poème en alexandrins comptant soixante-douze vers organisés en douze strophes, alternant quatrains, sizains et huitains, le tout en rimes. Son titre : « *Les Internés de Sisteron* » :

« Le camp de Sisteron, perché sur la montagne,
Sous beaucoup de rapports me rappelle le bagne.
Si le climat local est davantage sain,
Par contre, on y ressent les affres de la faim. »

En cette période de pénurie générale, la faim tenaille en effet les estomacs français, et plus encore ceux des « quatre cents internés », dont les plus déshérités, écrit Roussenq, « font la chasse aux déchets, fouillent dans les poubelles ». La faim revient souvent dans son poème. L'interné clôt néanmoins son texte par une note optimiste : **Le retour, un jour prochain, de la liberté qui « à tous les internés redonnera la vie ».**

L'espoir d'être libre a sans doute permis à Roussenq de tenir durant la trentaine d'années passées à Clairvaux, puis au bagne. Son dossier de bagnard est d'ailleurs le plus volumineux parmi 150 000 dossiers : il pèse 5,3 kg. « *Il valait celui d'Hespel* » – un célèbre bourreau du bagne dit « Le Chacal », guillotiné à son tour après avoir tué un libéré –, s'étonne Albert Londres dans son ouvrage *Au Bagne*. L'auteur rencontre Roussenq en 1923 alors que ce dernier est isolé au cachot : « *Il est si maigre* », raconte Albert Londres, « qu'on dirait qu'il grelotte. **Sur ses bras, dans son dos, sur ses jambes, sur la poitrine sont des marques comme des cicatrices de coups de lanière** ».

À Sisteron, Paul Roussenq revit son expérience du bagne, à tel point qu'il reprend la rédaction de son livre de souvenirs, *L'Enfer du bagne*. Avec un crayon gris, il trace ses lignes dans un petit cahier de médiocre qualité. Son avertissement « *au lecteur* » rappelle qu'en 1942, il y a encore 2 000 bagnards en Guyane : « *Le bagne demeure donc à l'ordre du jour et son étude n'est pas inutile* ».

Désormais, Roussenq signe seulement de son nom. Ses derniers mots, inscrits au bas de la page 135 sont : « Sisteron, juin 1942 ».

À noter :

Le 8 mai, les Archives départementales mettront en ligne sur leur site Internet (www.archives04.fr) les textes des *Internés de Sisteron* et de *L'Enfer du bagne* présentés par Laure Franek, directrice-adjointe.